

Le Malade

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 20 décembre 1933

1 Ce n'est pas Sidki Pacha ; car la maladie de Sidki Pacha ne nous concerne plus, à présent qu'il a quitté le pouvoir et est devenu un homme du commun. La maladie de Sidki Pacha était chose digne qu'on s'y arrêtât lorsque le grand dictateur monopolisait les affaires du gouvernement, était tout à fait incapable de les conduire, se délectait des plaisirs du pouvoir, était tout à fait incapable de supporter ce que ces plaisirs exigeaient en service du pays, savourait son énorme traitement, était tout à fait incapable de rendre quoi que ce fût en échange de cet énorme traitement, et saisissait l'occasion que lui offrait son monopole du pouvoir pour estiver en Europe aux frais de l'État, pour emmener sa suite aux frais de l'État, pour acheter des automobiles à Paris aux frais de l'État, et pour vivre en France et en Suisse aux frais de l'État, la vie des grands choyés, sans que l'État pût tirer de lui rien qui égalât ni même approchât tous les privilèges de toute sorte qu'il lui accordait.

2 En ce temps-là, la maladie de Sidki Pacha était chose digne qu'on s'y arrêtât et qu'on en parlât ; car Sidki Pacha, en ce temps-là, commettait un acte moral étrange, un écart flagrant des principes du droit et de la justice, de la propreté des mains et de l'intégrité de la conscience. Il n'y avait pas moyen d'éviter d'y attirer l'attention, de le signaler, et d'appeler les gens à voir comment leurs droits étaient gaspillés, comment leurs intérêts étaient perdus, comment leur intelligence était tournée en dérision et en objet de moquerie — pour cette seule raison qu'un homme parmi les hommes ne voulait pas démissionner.

3 Mais à présent que Sidki Pacha est devenu un homme ordinaire ne portant plus rien, ou presque rien, des charges de l'État, parler de sa maladie, et s'y attarder longuement, n'est plus chose qui concerne la politique ni le débat que la politique appelle. Et parler longuement de sa maladie pourrait bien s'écarter de ce que réclament le goût et la courtoisie, et de ce à quoi doit tenir un homme de mérite qui s'élève au-dessus des petites gens, et de ce qui ne convient pas aux formes d'une vie sociale raffinée.

4 C'est pourquoi nous avons réprouvé, il y a quelque temps, que le président du Conseil ait fait allusion à la maladie de son rival, et son insistance dans cette allusion, lorsqu'il prononça son discours à Héliopolis. Et c'est pourquoi nous réprouvons aujourd'hui que le président du Conseil revienne évoquer cette maladie et la dénoncer lorsqu'il s'est entretenu hier avec Al-Muqattam. Car nous aurions aimé que le président du Conseil, cet homme bon dont on dit qu'il tient au raffinement non seulement dans la tenue et l'apparence mais aussi dans la parole et la conduite sociale, eût évité la note qu'il a frappée hier. Quoi qu'il en soit, nous aurions préféré que le ton pris hier par le président du Conseil ne fût pas celui dont l'inspiration descend sur certains journaux, au point qu'ils s'emportent à le mettre en musique et à en tirer les accords, jusqu'à décrire Sidki Pacha comme atteint de trouble mental, dans quelque chose qui ressemble à la folie sinon la folie même. Mais le président du Conseil et ses journaux sont libres de choisir pour eux-mêmes l'arme qu'ils préfèrent pour combattre Sidki Pacha, et libres de choisir d'élever la querelle où elle doit se tenir ou de l'abaisser où elle ne le doit pas.

5 Quoi qu'il en soit, le malade dont nous voulons parler aujourd'hui n'est pas Sidki Pacha, ni aucun individu, ni aucun corps constitué, mais un sens parmi les sens, un art parmi les arts. Ceci pourra vous faire rire ! Vous ne concevez pas que les sens tombent malades et se rétablissent, et vous ne concevez pas que les arts s'altèrent et guérissent, et pourtant je vais vous parler d'un sens malade et d'un style maladif. Je ne vois nul mal à ce que vous riiez et vous amusiez, car je n'aime pas faire pleurer les lecteurs, sinon lorsqu'il n'y a nul moyen d'éviter leurs larmes. Riez donc si vous voulez, amusez-vous si cela vous plaît, et il me suffira que vous n'achevions pas la lecture de ce billet sans convenir avec moi qu'il existe à présent en Égypte un sens malade et un art maladif. Ce sens malade et cet art maladif, c'est cette doctrine même selon laquelle nos affaires se conduisent en ces jours, ce style même selon lequel les affaires du gouvernement se déroulent chez nous en cette heureuse époque. Il suffit de regarder ces événements, sur lesquels le soleil se lève et la nuit tombe, pour savoir que notre politique officielle a été frappée d'un mal grave, non moins dangereux pour elle que la maladie de Sidki Pacha ne le fut pour la santé de Sidki Pacha, lorsque ce mal pesait lourdement et pressamment sur lui.

6 Et il paraît fort probable que ce mal qui a frappé notre politique officielle deviendra plus pressant, et que son poids s'alourdira de jour en

jour, jusqu'à ce que cette politique se dissolve entièrement, ou jusqu'à ce que les circonstances l'achèvent d'un coup, pour la délivrer d'elle-même et délivrer les gens d'elle. Vous pourriez demander aux médecins de diagnostiquer ce mal et d'en établir la nature, et les médecins différencieraient dans cette détermination et ce diagnostic ; certains estiment que la politique officielle est malade de Sidki Pacha, incapable de s'en libérer et incapable de l'avaler, de le digérer ou de le supporter ! Et comment voudrait-elle s'en libérer, alors qu'il réside en Égypte et n'a nulle envie d'en partir vers le nord ou vers le sud, et que ni l'ancienne constitution égyptienne ni la nouvelle ne permet l'exil des Égyptiens hors de la terre ou leur expulsion de leurs demeures contre leur gré ? Elle est donc contrainte d'accepter, quoique à contrecœur, que Sidki Pacha demeure en Égypte. Et il y demeure, mais il n'a nulle envie de se retirer de la politique ni de s'en secouer la poussière des mains ; il aime au contraire la politique officielle et en est épris comme le cancer est épris du corps d'un homme ou d'un animal. La médecine a trouvé un remède, et même plusieurs sortes de remède, à divers maux, mais le cancer a jusqu'ici vaincu les médecins, tout comme la sottise a jusqu'ici vaincu les philosophes et les moralistes. Et Sidki Pacha ronge ce corps maladif, le corps de la politique officielle, comme le cancer ronge le corps de l'affligé : il s'alourdit, s'intensifie et se propage jusqu'à pousser la politique officielle à crier et à presser sa plainte, mobilisant les médecins et appelant les infirmiers de toutes les provinces. Puis il s'amenuise, diminue et se dissimule jusqu'à ce que le patient se sente comme guéri du mal, respire à pleins poumons, parle à pleine bouche, regarde à pleins yeux, entende à pleines oreilles, et croie avoir obtenu des jours un pacte de sécurité, de tranquillité et de longue vie. Et alors même qu'il en est là, voici que le cancer étrange et migrateur reparaît soudain dans une autre partie de son corps, et se met à se renforcer, à croître et à s'intensifier jusqu'à gâter au patient le sommeil de la nuit et la veille du jour. Et les médecins disent : ce mal ne quittera pas la politique officielle avant d'en avoir épuisé la dernière goutte de vie. Mais d'autres médecins disent : il n'y a nul doute que la politique officielle soit malade de Sidki Pacha. Mais Sidki Pacha seul n'est pas tout, et bien que le cancer soit un mal grave qui a vaincu les médecins, ceux qui en sont atteints vivent avec lui des années et des années. Mais la politique officielle est malade d'autre chose encore, étant affligée depuis sa naissance d'une faiblesse générale répandue dans toute sa constitution, ce qui l'a rendue incapable de résistance et impropre à supporter le traitement. Regardez-la de tous côtés, et vous y trouverez une faiblesse manifeste qui n'échappe à personne, si simple d'esprit soit-il, sans parler des médecins. Si elle

n'avait pas été faible du côté du ministère, Sidki Pacha n'aurait jamais pu jouer avec elle ce jeu étrange et ininterrompu. On dit que le croyant n'est pas mordu deux fois du même trou, et pourtant le ministère a été mordu du trou de Sidki Pacha plus d'une fois ! Regardez-la ensuite du côté des partis, et vous la trouverez vraiment faible. Le Parti du peuple existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? Est-il fort ou faible ? Est-il loyal au président du Conseil ou le désavoue-t-il ? Est-il fidèle à Sidki Pacha ou le trahit-il ?

7 Voilà des questions que vous pouvez poser, et vous obtiendrez, en les posant, des réponses fort curieuses. Car le Parti du peuple existe et n'existe pas ; il existe lorsque Sidki Pacha et Abdel Fattah Pacha se querellent, si bien que les intérêts et les ambitions apparaissent, et que se profilent les ombres de l'espoir et de l'attente ; et il n'existe pas lorsque la force se montre et découvre ses crocs. Il est de même à la fois fort et faible, à la fois loyal et désavouant, à la fois fidèle et perfide.

8 Regardez-la ensuite de cet autre côté, celui du lien entre le ministère et le parlement, et vous y trouverez une maladie des plus manifestes, devenue si notoire que la nouvelle s'en est répandue jusqu'aux horizons, et que les journaux anglais l'ont publiée et longuement traitée. N'avez-vous pas lu ce que publiait le Daily Telegraph — le Daily Telegraph, ami du ministère présent, après avoir été l'ami du ministère déchu, et destiné, s'il plaît à Dieu, à être l'ami du ministère à venir ? Le Daily Telegraph dit que le ministère présent est fort, tenant fermement les rênes des affaires, car il détient en sa main une arme décisive : la menace de dissoudre la Chambre des députés. Avez-vous jamais vu une vie parlementaire dont la presse étrangère parlât en ces termes ? Avez-vous vu un ministère fort parce qu'il menace de dissoudre la Chambre, et des députés forts, confiants dans le ministère, parce que le ministère les menace de dissolution et de dispersion ? Et pourtant, voilà ce que le Daily Telegraph, ami du ministère, a publié, après que des journaux égyptiens dévoués au ministère l'eurent déjà publié. Et l'étrange est que le président du Conseil dément ce qu'on lui attribue, que le ministre de la tradition dément ce qu'on lui attribue, que le ministre de l'intérieur dément ce qu'on lui attribue, tandis que des députés se rendent auprès de Sidki Pacha, et auprès d'autres que Sidki Pacha, affirmant que le président du Conseil a bien dit ce qu'on lui attribue, que le ministre de la tradition a bien dit ce qu'on lui attribue, et que le ministre de l'intérieur a bien dit ce qu'on lui attribue. Et l'étrange est qu'un groupe de députés prépare une interpellation sur ce sujet, et refuse de croire les ministres lorsqu'ils démentent, exigeant une enquête. Je ne

sais comment se déroulerait une telle enquête. Se tiendrait-elle tandis que le ministère est encore au pouvoir, ou après que le ministère aura démissionné, ou tandis que le ministère demeure suspendu entre survie et disparition, son autorité tenue en suspens ? Il est fort probable que tout ceci ne soit que paroles, et il se pourrait fort bien que l'interpellation elle-même ne soit rien d'autre que paroles.

9 Et plus curieux et plus plaisant que tout cela, un député a prétendu devant les gens qu'il adresserait une question au président du Conseil, et qu'il lui dirait à la Chambre, en présence de tous ses collègues, qu'il avait entendu de sa bouche ces mêmes propos qu'il dément à présent. Ce député disait cela hier avant midi ou vers midi, prétendant que sa question était urgente, et qu'il la poserait le soir même ; mais lorsque le soir vint et que la Chambre se réunit, ce député se trouva parmi ceux qui s'excusaient.

10 Voyez-vous tout cela ? Imaginez-vous que tout cela procède d'une politique saine, innocente, d'une constitution forte, capable de résistance et d'endurance ? Nullement ; c'est une politique vraiment malade, malade au plus haut degré du mal. Il suffit de rappeler que la Chambre des députés s'est réunie hier et n'a pu se résoudre à élire la commission chargée de rédiger la réponse au discours du trône, mais s'en est plutôt allégée en la laissant à son bureau, puis s'est ajournée pour se reposer avec le Sénat jusqu'à lundi. Et elle en est excusable ; jeûner le jour et faire de la politique la nuit, c'est trop demander, surtout à un homme fatigué et harassé, atteint de ce mal nouveau que les médecins appellent Sidki Pacha.

11 Notre politique officielle est donc malade comme le fut Sidki Pacha, encore qu'on puisse dire qu'il en soit depuis guéri ; ou plutôt, elle est plus gravement malade que Sidki Pacha ne le fut jamais, portant ce mal et imposant aux gens une peine sans mesure. Ne convenez-vous pas avec moi qu'il serait bon et miséricordieux, tant pour nous-mêmes que pour cette pauvre politique, de demander à Dieu, par la bénédiction du mois du jeûne, de hâter pour elle le soulagement de cette peine ?